

RENCONTRE AVEC SAM GARBARSKI ET MICHEL BERGMANN

Le film « IL ETAIT UNE FOIS EN ALLEMAGNE » est adapté du premier roman « Les Teilachers » (Les vendeurs itinérants) de Michel Bergmann. D'où est venue l'idée du roman en 2010 et l'adaptation au cinéma par la suite ?

Michel Bergmann : J'y pensais depuis de nombreuses années déjà car je viens d'une famille de vendeurs itinérants. Mon père est quelque peu apparenté au personnage d'Holzmann. Peu de temps après la guerre, il est revenu de Paris à Frankfort où il est devenu grossiste en sous-vêtements avec son frère David. Comme dans le film, ils employaient des vendeurs pour voyager à travers le pays et imposer des colis de lingerie aux Allemands. J'ai voulu transformer cela en une histoire, et ce pour deux raisons. Tout d'abord, pour rendre hommage à mon défunt oncle David, qui était le « Roi » du Teilacher et un comique merveilleux. Ensuite, aucun livre ou film n'avait jusqu'ici exploré l'immigration des survivants juifs de l'Holocauste en Allemagne. C'était un angle mort de la mémoire collective des Allemands. J'ai commencé à élaborer le matériel en roman qui a été par la suite édité en 2010 sous le titre « Les Teilachers ». Mais vu la grande quantité de matériel, j'ai su dès le début qu'il deviendrait une trilogie. Il va sans dire que je suis très satisfait que mon roman soit désormais adapté au cinéma et que des chaînes de télévisions soient impliquées.

Sam Garbarski : J'étais avant tout très flatté que Michel Bergmann m'ait envoyé son livre en vue d'une éventuelle adaptation au cinéma.

Quand je l'ai lu, quelque chose s'est produit que j'ai seulement éprouvé deux ou trois fois dans ma vie : je ne pouvais pas m'arrêter. J'ai lu le livre en une nuit. J'avais l'impression de nager entre les boulettes et les nouilles dans la soupe de ma maman. Tout de suite, je me suis senti comme à la maison dans ce monde, avec ces personnes. Bien que ma famille n'ait jamais été Teilacher, je pouvais totalement m'identifier avec eux. Une incroyable sensation ! Je n'ai pas hésité une seconde : J'ai appelé Michel tout de suite et je lui ai dit : « Je le fais » ! Le film ne s'inspire donc pas du tout de vos propres histoires de famille ?

Garbarski : Voilà une autre raison de le faire. Je n'en savais pas grand-chose. Après tout, je ne suis né qu'en 1948, près de Munich, et on ne parlait pas de la période nazie. Pour ces juifs qui étaient restés ou retournés après la guerre, c'était un tabou. Ils ne voulaient pas et n'arrivaient tout simplement pas à l'expliquer. Le film ne donne pas de réponse non plus, mais plutôt une explication.

Quelles difficultés avez-vous rencontrées lors de l'adaptation du roman en scénario de film ?

Bergmann : Le roman est essentiellement un long flash-back. L'histoire commence après la mort du vieux David Bermann et retrace sa vie. Dans le film, nous avons inévitablement dû raccourcir cette partie sans pour autant perdre l'idée et l'esprit de l'histoire. Nous y avons travaillé ensemble de manière intense et efficace, et je remercie Sam d'avoir été si réaliste et pragmatique. Il examinait immédiatement la faisabilité de chaque idée. Dès le début, il a eu l'idée que le film pourrait se dérouler sur deux ans, en 1946 et 1947. J'étais un peu sceptique au début, car en tant qu'auteur j'ai dû renoncer à plusieurs événements et personnages auxquels je m'étais attachés. On appelle ça « tuer ses chouchous » et cela peut être douloureux.

Garbarski : J'ai facilement pu entrer dans la peau du personnage. Je suis tombé amoureux d'eux en lisant le roman. Mais ne connaissant pas la famille de Michel personnellement, et n'ayant pas de lien affectif avec certaines de leurs expériences, je pouvais plus facilement

supprimer certaines parties de l'histoire, ou inventer un nouveau scénario. Un moment délicat était lorsque nous avons incorporé des éléments du deuxième roman de Michel « Machloikes » comme l'interrogatoire qui rendait l'histoire de David nettement plus étoffé. Bergmann : J'étais très agréablement surpris de voir à quel point cela fonctionnait. Par exemple, quand Verständig parle de la perte de son œil à Shanghai, je ne pouvais pas imaginer raconter cette histoire sans un flash-back. Mais la façon dont Hans Löw joue cette scène, sans prononcer beaucoup de mots - c'est tellement émouvant qu'on peut vraiment l'imaginer. Et c'est vraiment ce que Sam a réalisé : résumer et donner ainsi de la profondeur aux personnages.

Un personnage qui apparaît dans le film mais qui ne figure pas dans le roman de la même manière est l'agente spéciale américaine Sara Simon, une juive allemande émigrée et traqueuse de Nazi qui interroge David Bermann en tant que collaborateur éventuel. De telles agentes spéciales féminines comme elle ont-elles vraiment existé ?

Garbarski : Oui, ces agentes existaient, elles étaient sélectionnées sur la base de leurs expériences et qualités individuelles. En tant que juive allemande qui s'était échappée juste à temps et étant avocate, elle était la candidate idéale. Et le fait qu'elle voulait utiliser cette mission pour se décharger de sa propre culpabilité a généré une tension supplémentaire entre David et elle.

Comment avez-vous distribué les rôles dans le film ?

Garbarski : C'est une troupe de film. Ils sont comme une famille. C'était une évidence dès que les acteurs se sont rencontrés ici à Berlin - si ça ne tenait qu'à eux, ils auraient tout de suite commencé à vendre. J'avais déjà tourné un film avec Moritz Bleibtreu, et il est tout simplement un très bon acteur qui apporte une profondeur à ses rôles comme peu d'autres le font. Il aime aussi raconter des histoires et est un vrai « chef de meute » - tout ça faisait de lui un bon choix pour le rôle. Les autres Teilachers ont été suggérés par notre directeur de casting Heta Mantscheff, qui a fait un travail incroyable. L'association d'acteurs allemands, slaves, juifs et musulmans fonctionnait à merveille.

Parallèlement aux moments très émouvants, l'humour joue un rôle extrêmement important dans le film. Comment êtes-vous parvenu à cet équilibre ?

Bergmann : Ce décalage était également un élément important du roman.

On n'excusera jamais les nazis, mais il y a souvent un clin d'œil et un hochement de tête qui rend plus facile pour les gens de lire l'histoire sans se sentir coupable. Je ne dis pas qu'il y a une sorte de copinage. Ce qui est arrivé est terrible, mais ces personnes ont rebondi.

Garbarski : Ils ont un talent pour vivre ou, plus précisément, pour survivre. Cela a beaucoup à voir avec l'humour juif, qui est drôle, mais pas tant que ça, c'est plutôt un humour philosophique. C'est touchant plutôt que drôle à se taper sur les cuisses. C'est un remède qui sauve des vies. Après tout, la chose absurde à propos de l'histoire de David est qu'il a survécu parce qu'il savait raconter des blagues. C'est ce qui a sauvé sa vie mais, en même temps, il trouve difficile de vivre avec le fait qu'il a dû jouer le clown pour les meurtriers de sa famille.

Bergmann : Dans les années 1920, Wilna abritait le théâtre juif le plus célèbre d'Europe. Une pièce de théâtre a été jouée là. Elle s'appelait « Une vie yiddish. Une tragédie, un spectacle de musique et de danse. » Et c'est exactement ce que nous voulions atteindre : de l'autodérision.

Garbarski : Réagir à un moment terrible avec le rire quand on a vraiment envie de pleurer : c'est thérapeutique. Il y a souvent des remarques qui semblent drôles, mais qui sont en fait très sincères. Dans le film, un bon exemple est lorsque Fajnbrot dit : « Votre ami ruine notre

bonne réputation », et que David répond, « Depuis quand les juifs ont-ils une bonne réputation ? ». Ou comme écrit Joann Sfar dans son nouveau roman : un juif ashkénaze est quelqu'un qui ruine une belle journée d'aujourd'hui en se préoccupant de demain. Un vieil ami m'a récemment envoyé une carte de vœux : « J'espère que cette année t'apportera beaucoup de belles expériences, dont tu pourras te plaindre. » En plein dans le mille !

La plupart des personnages parlent Yiddish ou Yiddish-allemand. Dans le roman, la langue Yiddish joue également un rôle important...

Bergmann : À l'époque aussi, les gens le parlaient à la maison. Et nous avons adapté les dialogues à chaque acteur afin qu'ils sonnent naturels. Un juif allemand ne parle pas de la même manière à un juif tchèque qu'à un juif hongrois. On l'entend très clairement dans le film.

Pourquoi est-il important d'amener l'histoire des Teilachers à un public plus large ?

Garbarski : Michel l'a déjà dit en quelque sorte. Aucun livre ni film n'a exploré le fait que des juifs sont retournés en Allemagne et y sont restés après la chute du Troisième Reich. Puis nous avons creusé pour obtenir des réponses que nous n'avons pas trouvées - tout le monde devait avoir ses raisons pour ne pas en parler. Le film cherche des réponses. Il s'agit d'une petite histoire qui fait partie d'une plus grande histoire, qui à son tour fait partie d'une plus grande histoire encore. C'est une histoire personnelle qui est universelle également. C'est ce qui le rend beau.

Bergmann : C'est quelque chose que j'ai vécu plusieurs fois auparavant lors de lectures publiques du roman. Au début, je me demandais pourquoi, à Weinheim, Gütersloh et Würzburg, 200 – ou à Erlangen jusqu'à 1 400 – personnes venaient écouter une telle histoire. Puis j'ai réalisé que, même si je leur racontais une histoire très exotique, beaucoup d'auditeurs étaient familiers avec la guerre et la fuite à cause du destin de leurs propres familles. Aujourd'hui aussi, ces sujets ont une fois de plus une pertinence terrible. De nombreuses personnes doivent quitter leur pays, et tentent de trouver un moyen de survivre dans un nouveau lieu. Pendant mes lectures, les personnes l'ont compris peu importe où ils se trouvaient.